



**MISSION 15**  
**BLACK FRIDAY**  
**Robert Muchamore**

Traduit de l'anglais  
par Antoine Pinchot

**casterman**

## AVERTISSEMENT

Cet extrait gratuit a été téléchargé sur le site [www.cherubcampus.fr](http://www.cherubcampus.fr). Il ne peut être imprimé ou reproduit sans l'autorisation expresse des éditions Casterman. Il ne peut être mis à disposition en téléchargement sur un autre site sans autorisation.

casterman  
Cantersteen 47  
1000 Bruxelles

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)  
ISBN : 978-2-203-04372-5  
N° d'édition : L.10EJDN000969.N001

© Casterman 2014 pour l'édition française.  
Achevé d'imprimer en novembre 2013, en Espagne.  
Dépôt légal : janvier 2014 ; D.2014/0053/95  
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *Black Friday*.  
© Robert Muchamore 2013 pour le texte.

Tous droits réservés pour tous pays. Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

## **Le Clan Aramov**

En avril 2012, l'agent de CHERUB RYAN SHARMA a reçu le T-shirt bleu marine en récompense du travail accompli lors d'une opération sous commandement américain visant un réseau de contrebande internationale basé au Kirghizistan, connu sous le nom de Clan Aramov.

Redoutant l'éclatement du groupe en une multitude de gangs rivaux, les services de renseignement ont décidé de prendre le contrôle du Clan. Leur but : réduire progressivement ses activités tout en recueillant des informations sur ses complices et fournisseurs. Suite à un accord conclu avec IRENA ARAMOV, l'ancienne dirigeante du réseau, cette prise de contrôle masquée a été menée par un département de la CIA baptisé ULFT (Unité de lutte contre les facilitateurs transnationaux), sous l'autorité du DR DENISE HUGGAN. Installée au quartier général de l'organisation criminelle, sa subordonnée AMY COLLINS en dirige secrètement les opérations.

Peu de temps après sa promotion, Ryan Sharma l'a rejointe en compagnie de l'instructeur YOSYP KAZAKOV. Leur mission : se lier aux employés du Clan Aramov et surveiller discrètement leurs activités.

# 1. Thanksgiving

22 NOVEMBRE 2012, MANTA, ÉQUATEUR

L'unique terminal de l'aéroport de Manta avait connu des jours meilleurs. Bâti pour abriter un escadron de l'US Air Force spécialisé dans la lutte contre les narcotrafiquants, la base avait été réquisitionnée en 2009 par le gouvernement équatorien nouvellement élu. Avant de quitter les lieux, les Américains avaient tout démonté, du radar de la tour de contrôle aux bancs du terminal passagers.

Ryan Sharma était assis sur son sac à dos dans la salle d'attente de l'aéroport. La musique d'ambiance diffusée par les haut-parleurs ne parvenait pas à couvrir le martèlement de la pluie sur le toit métallique.

Ryan avait à peine dormi depuis son départ du Kirghizistan, vingt heures plus tôt. Il avait mal à la gorge. Ses yeux étaient injectés de sang. Il s'écoulerait encore longtemps avant qu'il ne puisse prendre une douche chaude et se glisser dans des draps propres.

Depuis sept mois, Ryan vivait au quartier général kirghiz du Clan Aramov, un bâtiment datant de l'ère soviétique que ses occupants avaient ironiquement baptisé *Le Kremlin*. Il y avait rassemblé une foule d'informations concernant les employés de l'organisation et les membres de leur famille.

Le Kremlin n'offrant pas beaucoup de distractions, les adolescents passaient le plus clair de leur temps à soulever des haltères dans une salle de musculation à ciel ouvert aménagée

derrière le complexe. Ryan avait gagné dix centimètres de tour de poitrine. Ce changement spectaculaire enchantait la jeune fille dont il était tombé amoureux dès son arrivée au Kirghizistan.

Trois avions étaient stationnés derrière la longue baie vitrée de la salle d'attente. C'était le petit matin, mais la couverture nuageuse était si épaisse qu'on se serait cru au crépuscule. Le plus modeste des appareils était un avion à hélices de la poste équatorienne. À ses côtés se trouvait un Boeing 737 à la coque beige orné du logo de la compagnie *Globespan Delivery* et du slogan *Partout, à toute heure, à la bonne heure*.

Le troisième appareil, bien plus imposant, était perché sur dix-huit énormes roues. Sa peinture écaillée révélait des impacts de balles soigneusement rebouchés. Ce monstre de métal évoquait un voyou s'apprêtant à dépouiller ses deux voisins de leur argent de poche.

Cet Ilyushin-76 sorti d'une chaîne de montage ouzbek en 1975 avait participé aux opérations de l'armée soviétique en Afghanistan. À en croire les registres officiels, il avait été envoyé à la casse en 1992. En vérité, il n'avait pas cessé de parcourir le monde, acheminant toutes sortes de marchandises plus ou moins légales, des coupés Mercedes aux cargaisons de drogue.

Chacun pouvant l'affréter pourvu qu'il dispose de l'argent nécessaire, l'appareil avait largué des rations de survie dans des zones ravagées par des catastrophes naturelles et participé à des livraisons d'armes en Irak. Au fil des ans, il avait porté les couleurs de vingt compagnies privées, de deux États et de l'Organisation des Nations unies, mais tout enquêteur qui se serait penché attentivement sur ses carnets de maintenance falsifiés et ses documents d'immatriculation douteux aurait pu prouver que le Clan Aramov en était le véritable propriétaire.

Une voix résonna dans l'émetteur-récepteur invisible logé dans l'oreille gauche de Ryan.

— Elle n'a toujours pas bougé ? demanda Yosyp Kazakov.

Ryan leva discrètement les yeux vers la femme d'une trentaine d'années assise dans un fauteuil défoncé, à trois mètres de sa position. Sur le siège voisin, elle avait posé un brassard jaune et une casquette ornée du logo *Globespan Delivery*.

— Pas encore, chuchota-t-il en plaçant une main devant sa bouche. Vu la taille du café au lait qu'elle vient de s'envoyer, je parie qu'elle ne va pas tarder à courir aux toilettes.

— Qu'est-ce qu'elle fout ?

La femme feuilletait un fascicule publicitaire joint à une édition du quotidien *USA Today*. « *Offre spéciale Black Friday – TV Sony 102 cm \$399, Air conditionné à partir de \$800, Intégrale Harry Potter Blu-Ray \$29.99.* »

— Elle a l'air plutôt déprimé.

Kazakov lâcha un grognement méprisant.

— C'est Thanksgiving. Elle est pressée de rentrer à Atlanta pour regarder les matchs de foot américain avec ses morveux et son crétin de mari.

Ryan éprouvait un vague sentiment de culpabilité. Cette pauvre femme s'apprêtait à vivre la pire expérience de son existence, mais ce qu'il était sur le point d'accomplir pourrait sauver des milliers de vies.

— Tu as vraiment une dent contre les Américains, soupira Ryan.

— Tu as trois frères, gronda Kazakov. Qu'éprouverais-tu si, comme moi, l'un d'entre eux était tué par un missile fourni par les Yankees ?

À cet instant, la femme plia son journal et le glissa derrière son dos. Elle se leva, plaça la casquette sous son bras et saisit l'attaché-case posé entre ses pieds.

— C'est parti, chuchota Ryan.

Il attendit que sa cible ait pris quelques mètres d'avance avant de quitter son siège. Il mit son sac à l'épaule et réalisa que la femme hâtait le pas. Était-elle en retard ou pressée de gagner les toilettes ?

— Merde, chuchota-t-il, réalisant que sa filature s'annonçait plus complexe que prévu.

— Un problème ? demanda Kazakov.

— Non, je vais me débrouiller, répondit Ryan.

— Essaye de l'intercepter dans le couloir.

— Je sais, répliqua Ryan, quelque peu agacé. Arrête d'intervenir toutes les deux secondes, je n'arrive pas à réfléchir.

Aucun vol de passagers n'était prévu avant six heures, mais la boutique de journaux et la buvette avaient déjà ouvert leurs portes. La femme s'engagea dans un couloir désert, passa à la hauteur d'un pèse-personne et se dirigea vers les toilettes des femmes.

— Excusez-moi, madame ! lança Ryan.

Sa cible demeurant sans réaction, il posa une main sur son épaule. Elle se retourna vivement puis recula d'un pas.

— Qu'est-ce que tu veux, mon garçon ? demanda-t-elle.

— Écoutez-moi attentivement, dit Ryan d'une voix blanche en sortant de sa poche un imposant téléphone à écran tactile. J'ai quelque chose à vous montrer.

La femme leva les mains à hauteur du visage et fit un pas en arrière. Compte tenu du teint mat de Ryan, elle était convaincue d'avoir affaire à un jeune Équatorien.

— Je n'ai pas d'argent, dit-elle. Fiche le camp ou j'avertis la sécurité.

Ryan tourna le téléphone vers son interlocutrice.

— Gardez votre calme. Ne faites pas de scandale.

Lorsqu'elle aperçut l'image affichée à l'écran, elle laissa tomber sa casquette.

Le salon de son appartement d'Atlanta. Son mari, agenouillé devant le canapé, vêtu d'un bas de survêtement. Un

homme cagoulé posté dans son dos, un poignard à la main. Sur sa gauche, deux enfants en pyjama, les yeux exorbités de terreur. Une tache d'urine était clairement visible sur le pantalon de l'aîné.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? bredouilla la femme.

En dépit du malaise qu'il éprouvait, Ryan s'exprima avec fermeté.

— Tracy, je vous demande de ne pas hausser le ton. Vous devez m'écouter attentivement et obéir à mes instructions. Si vous êtes raisonnable, votre mari et vos fils seront relâchés sains et saufs.

Les yeux braqués sur la photo, la jeune femme se mit à trembler.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Tâchez de maîtriser votre voix, ordonna Ryan. Respirez profondément. Maintenant, suivez-moi.

Ryan empocha le téléphone et marcha lentement vers la salle d'attente.

— Mes amis et moi sommes arrivés à bord de l'Ilyushin garé sur le tarmac, expliqua-t-il. Mais nous avons besoin d'un avion autorisé à se rendre aux États-Unis. Nous avons des complices parmi les employés de cet aéroport. En ce moment même, nous sommes en train d'embarquer notre chargement dans votre 737.

— Quel chargement ? demanda Tracy.

Ryan ignore la question.

— Votre plan de vol prévoit un décollage dans quatre heures. Vous respecterez scrupuleusement cet horaire, mais dès que vous vous trouverez dans l'espace aérien américain, vous lancerez un appel de détresse et effectuerez un atterrissage d'urgence sur un aérodrome de l'Alabama. Le temps que les autorités réalisent ce qui s'est passé, nous aurons disparu dans la nature. Ensuite, votre famille sera relâchée.

— Je veux parler à mon mari, gémit Tracy.



— Je me fous de ce que vous voulez. Il n'y a rien à négocier.

— Qu'est-ce qui me prouve qu'il ne s'agit pas d'un trucage Photoshop ?

Ryan esquissa un sourire amer et lança :

— Vous tenez absolument à ce que le petit Christian perde un pouce ?

— Bon sang, ce n'est qu'un gamin, tout comme toi, bégaya la femme. Qui te force à agir ainsi ?

— Ceux qui m'emploient se sont autoproclamés ministère islamique de la Justice, répondit Ryan. Mais nous ne partageons pas réellement leurs convictions. Rassurez-vous, mon père et moi ne nous intéressons qu'à l'argent.

## 2. Dérapages

La météo était plutôt clémente pour un jour de novembre en Angleterre. Le vent glacial pinçait la peau, mais le ciel était dégagé. Les quatre agents portaient pantalon de treillis et rangers mais, en vertu du règlement, ils avaient revêtu des T-shirts et des sweat-shirts à capuche dépourvus du logo CHERUB.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? grogna Léon Sharma, onze ans, étendu sur un banc, au sixième rang d'une rangée de gradins.

Les trois agents qui l'entouraient étaient tous, à des degrés divers, liés à son frère Ryan. Alfie Duboisson faisait partie de sa petite bande. Fu Ning était l'une de ses camarades les plus proches et Grace Vulliamy une ex-petite amie, même si elle était la seule à ignorer que leur relation était terminée.

— Pourquoi nous faire lever aussi tôt ? gémit Léon en jetant un coup d'œil à l'écran d'accueil de son iPhone. Je déteste poireauter.

— Moi, je préfère glander que d'aller en cours, dit Alfie.

— Je me suis renseignée sur cet endroit via Wikipédia, annonça Ning, sans éveiller l'intérêt de ses camarades.

Elle avait fêté son treizième anniversaire trois jours plus tôt. Assise sur la plus haute marche de la tribune, elle bénéficiait d'une vue dégagée sur la longue bande d'asphalte, les panneaux publicitaires Dunlop aux couleurs fanées et le squelette d'acier d'une tribune plus imposante déformé par un incendie.

— Je n'ai pas de réseau, grogna Léon, les yeux braqués sur l'écran de son vieux BlackBerry. Si ça se trouve, ils nous ont oubliés.

— Tu peux arrêter de te plaindre une minute ? lança Alfie sans chercher à dissimuler son accent français. Tu commences vraiment à nous prendre la tête.

— Comme je disais, j'ai étudié les lieux, insista Ning. À ce qu'il paraît, aucune course pro n'a eu lieu ici depuis 1957, le jour où une Bentley a quitté la piste, s'est transformée en boule de feu et a tué sept spectateurs.

Grace ne prêtait aucune attention à ces explications, et l'attitude d'Alfie tapait sur les nerfs de Léon.

— Qu'est-ce que tu caches dans ta main ? demanda ce dernier.

Pour toute réponse, Alfie déposa une petite araignée sur la poitrine de son camarade, qui se dressa d'un bond et se mit à hurler à pleins poumons.

— Espèce d'enfoiré ! cria-t-il en se frottant fébrilement le torse. Elle est où ? Elle est où, bordel ?

Grace sauta sur l'occasion de se payer sa poire.

— Dans tes cheveux, dit-elle.

— Bon Dieu ! s'étrangla Léon en se passant frénétiquement les mains sur le crâne.

Cette inspection achevée, il baissa la fermeture Éclair de son sweat-shirt et souleva son T-shirt.

— Elle est partie ? Arrêtez de vous marrer, ça n'a rien de drôle.

Grace lui adressa un large sourire.

— Ne crois pas ça, Léon. C'est à se tordre, je te jure.

Hilare, Alfie peinait à reprendre son souffle.

— Ryan m'a dit que tu avais la trouille des araignées, mais je n'aurais jamais imaginé un sketch pareil...

— Désolé, je ne peux pas me contrôler ! cracha Léon.

Désormais convaincu de s'être débarrassé de la créature, il se tourna vers Alfie et le fusilla du regard.

— Tu es content de toi ? gronda-t-il. Je vais te massacrer...

À cet instant, la réalité le ramena à la raison. Il n'était qu'un garçon de onze ans de stature ordinaire. Alfie avait deux ans de plus que lui et jouait au rugby en compagnie des agents les plus âgés de CHERUB.

— Oh, on dirait que tu manques de courage, tout à coup, ricana ce dernier en cognant ses poings l'un contre l'autre.

— Par pitié, arrêtez de vous embrouiller, soupira Ning. Je sens que ça va encore mal finir.

Mais si Léon n'était pas assez stupide pour se lancer dans une confrontation perdue d'avance, il était déterminé à se venger. Sans réfléchir, il saisit le sac à dos de son adversaire posé sur le banc le plus proche puis détala vers le haut de la tribune.

— Confisqué ! lâcha-t-il.

— Rends-moi ça immédiatement, rugit Alfie en se lançant à sa poursuite.

S'il était bon sprinteur, son poids et sa masse musculaire entravaient ses déplacements sur les gradins. Léon, lui, sautait d'obstacle en obstacle avec une agilité déconcertante.

— Va chercher ! cria-t-il avant de jeter le sac dans un buisson, en bas de la tribune.

Alfie se trouvait à quelques bancs de son coéquipier lorsqu'il s'emmêla les pinceaux et s'étala de tout son long dans une travée.

— Descends le chercher ou je te bute ! hurla-t-il en frottant son genou douloureux.

Pour toute réponse, Léon lui adressa un double doigt d'honneur.

Réalisant qu'il n'avait aucune chance de le rattraper, Alfie changea de stratégie.

— OK, tu l'auras voulu, lança-t-il en battant en retraite. Puisque c'est comme ça, moi aussi je vais m'occuper de tes affaires.

Sur ces mots, il bondit à pieds joints sur le sac à dos Puma posé sur le sixième gradin, provoquant la rupture d'une règle en plastique et l'explosion d'une brique de lait. Enfin, il le dégagea d'un formidable coup de pied, à la manière d'un gardien de but, et l'envoya s'écraser sur la piste, devant la tribune.

— Voilà, tu es content ? gronda-t-il. Tu as eu ce que tu voulais ?

— Mon sac est ici, avec moi, répliqua Léon, sans cesser de sourire.

À cet instant, Ning réalisa que le sac qu'elle venait de voir voltiger ressemblait à s'y méprendre à celui qui contenait ses affaires de classe.

— Alfie ! s'étrangla-t-elle avant de se précipiter vers la bande d'asphalte.

Alfie ne se laissait pas facilement intimider, mais Ning avait pratiqué la boxe au plus haut niveau, et tous ceux qui avaient goûté à ses directs en gardaient un douloureux souvenir.

— Je pensais que c'était celui de Léon, plaida-t-il.

— C'est toi qui as commencé, avec l'araignée, gronda Ning en faisant glisser la fermeture Éclair. Je t'avais demandé de laisser tomber.

Ses manuels de mathématiques et sa calculette étaient maculés de yaourt. Elle se tourna vers Léon.

— Arrête de te marrer et va chercher les affaires de cet abruti, ordonna-t-elle avant de lancer son sac à Alfie. Quant à toi, si tu n'arrives pas à le nettoyer, tu devras m'en acheter un neuf.

À en juger par son regard glacial, il était clair qu'elle ne plaisantait pas. Alfie fouilla ses poches à la recherche d'un paquet de Kleenex. Léon fit le tour de la tribune et entreprit de fouiller les buissons. Quelques instants plus tard, un grondement lointain se fit entendre.

— Enfin, lâcha Léon.

Perchée au sommet de la tribune, Grace aperçut deux Golf Volkswagen – l’une grise, l’autre bleue – qui roulaient en formation serrée à l’extrémité opposée du circuit. Leurs pneus crissèrent à la sortie d’une courbe, puis le rugissement des moteurs s’amplifia.

À l’approche de la grande ligne droite, le train arrière du véhicule gris chassa brièvement et il partit dans le décor. Le pilote de la voiture bleue évita l’accrochage en modifiant légèrement sa trajectoire puis prit l’avantage sur son concurrent.

Lorsqu’il atteignit la tribune où patientaient les agents, il effectua un freinage brutal, partit en dérapage contrôlé, s’immobilisa puis mit pied à terre.

— Bonjour à tous, dit-il en détachant la jugulaire de son casque. Vous êtes ici pour le stage de conduite avancée ?

Âgé d’une vingtaine d’années, l’instructeur mesurait plus d’un mètre quatre-vingts. Avec ses cheveux blonds et ses yeux clairs, Ning le trouvait tout simplement irrésistible.

— Mon collègue, Mr Norris, nous rejoindra dès qu’il sera parvenu à sortir du bac à gravier où l’a précipité son ego surdimensionné. Je suis Mr Adams, mais vous pouvez m’appeler James, tout simplement.

### 3. Plan de vol

*Avant de basculer dans l'action terroriste, le ministère islamique de la Justice (MIJ) a longtemps été considéré comme un groupe radical sans envergure qui se contentait de publier sur Internet des diatribes hostiles à Israël et aux États-Unis.*

*En octobre 2011, le MIJ a revendiqué l'enlèvement de deux riches hommes d'affaires américains lors d'une conférence au Caire. Les spécialistes chargés d'étudier le déroulement de l'opération ont affirmé que les membres du commando avaient reçu un entraînement digne des forces spéciales.*

*L'un des otages ayant été tué et la vidéo de son exécution transmise aux médias par ses assassins, la famille du survivant s'est acquittée d'une rançon de plusieurs millions de dollars en dépit de l'opposition du gouvernement américain. Tout porte à croire que la somme a été investie dans la préparation de nouvelles actions terroristes.*

*En mars 2012, une femme liée au MIJ a été arrêtée à Paris pour avoir préparé une attaque informatique visant le système de signalisation des chemins de fer français. Son objectif : provoquer la collision frontale de deux trains à grande vitesse.*

*L'importance de cette cible a conduit les agences de renseignement du monde entier à faire figurer le MIJ en tête de leurs priorités. Cependant, la suspecte ayant livré peu d'informations aux enquêteurs, il a été impossible d'identifier ses complices.*

*Après quelques mois d'inactivité, le MIJ a récemment tenté d'affréter un avion-cargo auprès du réseau de contrebande internatio-*

*nal connu sous le nom de Clan Aramov. Par chance, ce dernier se trouve depuis des mois sous le contrôle effectif de nos services. Nous avons aujourd'hui une occasion unique d'infiltrer et de démanteler cette organisation terroriste de tout premier plan.*

## **Extrait d'un rapport de la CIA adressé au président des États-Unis en octobre 2012**

Les autorités de CHERUB avaient chargé Ryan d'approcher Tracy pour deux raisons. D'une part, il était largement en mesure de maîtriser une femme adulte. D'autre part, son jeune âge le rendait insoupçonnable et lui avait permis de se déplacer à sa guise dans l'aéroport.

Lors de son séjour au Kremlin, il avait maintes fois répété cette rencontre en compagnie de l'agent de l'ULFT Amy Collins. L'opération exigeait du tact. Dans un premier temps, il devait s'assurer la collaboration de Tracy en lui montrant la photo des membres de sa famille, puis la rassurer afin qu'elle soit en état d'accomplir ce qu'il attendait d'elle.

Après avoir empoché le mobile de sa victime, il autorisa la jeune femme à se rendre aux toilettes puis l'accompagna jusqu'à la porte du bureau où les pilotes enregistraient leurs plans de vol. Il patienta derrière une baie vitrée tandis qu'elle prenait connaissance du bulletin météo et saisissait les informations destinées à sa compagnie sur le clavier d'un PC.

— Vous avez reçu un appel, dit Ryan lorsqu'elle en eut terminé. Ça venait de vos bureaux d'Atlanta. Rappelez-les, mais surtout, tâchez de vous comporter de façon normale.

Tracy hochait la tête, récupéra le portable Android bon marché et composa le numéro du quartier général de Globespan. Tout plan de vol exigeait des calculs complexes associant poids du chargement, consommation de carburant et conditions climatiques. Elle redoutait d'avoir commis une erreur sous



l'effet de la pression et d'avoir transmis à sa compagnie des informations erronées.

Mais la secrétaire avait de tout autres préoccupations.

— Phil Perry a avalé une cochonnerie, annonça-t-elle. Il est coincé à son hôtel, et il ne pourra pas assurer le vol. Heureusement, le bureau local a trouvé un remplaçant. C'est un Indien nommé Elbaz. Il devrait bientôt vous rejoindre.

Jusqu'alors, Tracy avait puisé quelque réconfort à la pensée qu'elle effectuerait la rotation en compagnie de son collègue.

— Ce pilote possède-t-il l'accréditation lui permettant de voler aux États-Unis ? bégaya-t-elle.

— Oui, nous avons vérifié. Il se trouve déjà à l'aéroport.

— Très bien, dit Tracy en essayant de contrôler les tremblements de sa voix. Autre chose ?

— Tout est en ordre. Je vous souhaite un excellent vol.

La jeune femme remit le téléphone à Ryan.

— Que savez-vous sur ce Elbaz ?

— Il travaille pour nous.

— Phil Perry est-il en danger ?

Ryan ne connaissait pas tous les détails du plan du MIJ, mais il savait que ces brutes avaient forcé le copilote à se faire porter pâle sous la menace d'une arme. Étant parvenus à leurs fins, ils n'avaient plus aucune raison de le laisser en vie.

— Tout ira bien pour lui s'il se tient tranquille, dit-il. À présent, direction l'avion. Quand nous aurons embarqué, comme nous aurons pas mal de temps devant nous, je demanderai à mes collègues si vous pouvez passer un coup de fil à votre mari.

Marchant côte à côte, Ryan et Tracy traversèrent le petit terminal en moins d'une minute puis se dirigèrent vers les portes menant aux installations extérieures.

— Il te faut une carte d'accès, dit-elle en désignant le badge suspendu à sa ceinture.

À son grand étonnement, l'agent des douanes chargé de procéder aux contrôles adressa à Ryan un signe de tête complice et le laissa franchir le poste de sécurité.

Alors que le ciel blanchissait à l'horizon, une pluie battante balayait le tarmac. Ils empruntèrent l'allée matérialisée par des bandes de peinture jaune qui menait au parking où les trois appareils étaient stationnés.

— Vous avez menacé ou corrompu tout le personnel ? demanda Tracy.

Ryan chassa une mèche de cheveux trempés qui tombait devant ses yeux.

— Le plus difficile, ça a été de trouver un appareil pouvant contenir notre chargement sur un aéroport assez modeste pour que nous puissions en prendre discrètement le contrôle.

— La famille de ce douanier a été prise en otage, elle aussi ? demanda Tracy.

— Aucune idée, répondit Ryan. Je ne suis pas à la tête de cette organisation, si vous voulez tout savoir.

— Ça, je me doute bien... D'ailleurs, comment un garçon de ton âge peut-il tremper dans un détournement ?

— Avec ce qu'on nous a promis, mon père et moi allons refaire notre vie aux États-Unis.

— Sais-tu ce qu'ils ont l'intention de fourrer dans la soute de mon avion ?

Ryan désigna l'Ilyushin.

— Nous sommes allés en Chine pour ramasser un paquet d'explosifs militaires. À ce qu'on dit, un morceau de la taille d'une balle de ping-pong suffirait à faire sauter une bagnole. Et il y en a onze tonnes.

— Et c'est moi que vous avez choisie pour transporter cette saloperie jusqu'aux États-Unis..., soupira Tracy. Bon sang, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

— Vos enfants sont en danger. Personne ne vous en voudra d'avoir tout tenté pour leur sauver la vie.

À cet instant, un individu dévala les marches de la passerelle motorisée menant à la cabine du 737.

— Elle n'a pas causé trop de problèmes ? lança-t-il à l'adresse de Ryan.

Elbaz était un Indien séduisant, de haute stature, à la barbe de trois jours savamment entretenue. Avec son uniforme de pilote, ses lunettes noires et ses dents blanchies artificiellement, il ressemblait à une star de Bollywood, mais son accent anglais rappelait celui de la haute société.

— Tout va bien, dit Ryan.

L'homme se tourna vers Tracy.

— Vous avez remis votre plan de vol ? demanda-t-il.

La jeune femme hochait la tête.

— Montez et commencez la check-list, ordonna Elbaz.

— Le garçon a dit que je pourrais parler à mon mari, implora Tracy en posant un pied sur la première marche.

Le pilote fusilla Ryan du regard.

— Nous verrons cela plus tard.

Il attendit que Tracy se soit installée dans le cockpit puis chuchota :

— Toi, mon garçon, va patienter dans l'Ilyushin. Vu ton âge, tu n'as aucune raison de te trouver ici, et on ne peut pas exclure une visite du contrôle technique. Malheureusement, nous n'avons pas tout le personnel de l'aéroport dans la poche.

Ryan parcourut en trotinant les cinquante mètres qui le séparaient de l'appareil russe. La plupart des ampoules censées éclairer l'intérieur du fuselage avaient rendu l'âme, et l'air empestait le kérosène. Assis dans le cockpit, Kazakov, manifestement épuisé, avait les yeux perdus dans le vide.

— Tout est en place, *papa* ? demanda Ryan.

Après sept mois de mission d'infiltration, il employait ce terme par réflexe chaque fois qu'il s'adressait à son coéquipier.

L'Ukrainien aux muscles saillants et aux cheveux argentés portait une combinaison de mécanicien kaki tachée d'huile et élimée jusqu'à la corde.

— Les explosifs sont en place. Ce zinc partira en fumée quatre heures après le décollage du 737.

— L'équipage a foutu le camp ?

— Ils ont transféré le chargement dans le Boeing puis je leur ai remis le fric et les faux papiers. À l'heure qu'il est, ils doivent rouler vers la frontière colombienne.

Accablé de fatigue, Ryan étudia la cabine de l'avion et songea à tous les drames qui s'y étaient produits au cours de ses trente-sept ans de service.

L'appareil avait passé deux ans dans un hangar, à proximité du Kremlin, avant d'être sommairement réparé en prévision de son voyage sans retour vers l'Équateur. Les circonstances exigeaient qu'il soit sacrifié. Tôt ou tard, les services de renseignement américains découvrirait le rôle qu'il avait joué dans le complot terroriste, et les criminels du MIJ étaient déterminés à faire disparaître toute pièce à conviction.

— Qu'est-ce que tu penses d'Elbaz ? demanda Ryan.

— C'est un connard arrogant, mais il a le sens du commandement. J'avoue être impressionné par la façon dont il a orchestré l'enlèvement du copilote.

— On dirait qu'il a tout le personnel de l'aéroport dans sa poche. Tu crois qu'on aurait sous-estimé le MIJ ?

— Ils se sont occupés de l'opération sur le sol équatorien, répondit Kazakov, mais nous reprendrons la main lorsque nous nous trouverons aux États-Unis.

Ryan n'ignorait rien du dispositif mis en place par les autorités américaines : dès l'atterrissage du 737 en Alabama, le FBI mettrait Elbaz, ses complices et les membres du MIJ venus à leur rencontre hors d'état de nuire puis saisirait les explosifs cédés à prix d'or par un général corrompu de l'armée

chinoise. À Atlanta, une seconde équipe prendrait d'assaut la maison de Tracy et libérerait sa famille.

Perplexe, Ryan regardait la pluie tomber sur le tarmac depuis la rampe de chargement de l'Ilyushin.

— Si les choses ne fonctionnent pas comme prévu, nous serons responsables de la livraison de onze tonnes d'explosifs à une bande de terroristes.

Kazakov souleva un sourcil et lâcha un bref éclat de rire.

— M'en fous, je n'ai jamais pu encadrer les Yankees.

Soudain, la silhouette longiligne d'Elbaz apparut au pied de l'Ilyushin.

— Nous allons fermer la soute du 737, dit-il. Vous êtes prêts à embarquer ?

## 4. Quatre kilomètres à pied

— Eh, j'ai entendu parler de vous, lança Léon en étudiant le visage de James. C'est vous qui avez déclenché cette bataille de bouffe démentielle, dans le réfectoire.

— Ravi de constater qu'on ne m'a pas complètement oublié, sourit James Adams.

— Et vous vous êtes envoyé en l'air dans la fontaine du campus, gloussa Alfie. Pour moi, vous êtes un dieu vivant.

Grace secoua la tête.

— Non, dit-elle. Le type de la fontaine, c'était Dave Moss.

James était censé faire preuve d'autorité, mais il ne put réprimer un éclat de rire.

— Je me dois de rétablir la vérité. Premièrement, ce sont deux de mes copines qui ont déclenché la bataille du réfectoire. Deuxièmement, je doute qu'il se soit passé quoi que ce soit dans la fontaine, vu la température de l'eau.

Bruce Norris, l'autre agent à la retraite, avait un an et quelques centimètres de moins que son ancien coéquipier.

— Vous, dit Léon, vous avez remporté le tournoi de karaté dans votre catégorie six années consécutives. Votre nom est gravé sur la coupe qui se trouve dans ma chambre.

Grace leva les yeux au ciel.

— Ah, cette coupe... Tu ne manques jamais une occasion de nous rappeler son existence !

— Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir la boucler ? intervint Bruce. Je vous rappelle que nous avons du pain sur la planche.

— Vous êtes réunis ici pour participer au stage de conduite avancée, annonça James. Vous savez tous manœuvrer une automobile dans des conditions normales, mais pendant les cinq jours à venir, vous allez apprendre à *piloter* toutes sortes de véhicules terrestres, des motos aux limousines en passant par les poids lourds. Vous apprendrez à réaliser des dérapages contrôlés, à semer un poursuivant et à franchir un barrage routier. Comme tous les agents, vous êtes impatients de recevoir cette formation, et j'admets qu'elle comporte certains aspects divertissants. Mais souvenez-vous qu'il ne s'agit pas d'un jeu. Si vous ne respectez pas les consignes de sécurité, l'exercice risque de se terminer à l'hôpital. Alors si vous faites les cons, je vous renvoie illico au campus. Est-ce bien clair ?

— Oui, monsieur, lancèrent en chœur les quatre élèves.

— Comme vous n'avez sans doute pas pris le volant depuis des mois, vous allez commencer par effectuer un tour de circuit à vitesse normale, puis vous accélérerez progressivement. Dès que vous aurez le véhicule en main, nous travaillerons quelques manœuvres. Et si vous avez été sages, nous terminerons par une petite course.

— Léon Sharma et Grace Vulliamy, avec moi, lança Bruce. Fu Ning et Alfie Dubuisson avec mon collègue.

— Prenez un casque à l'arrière de ma voiture, ordonna James. Des questions ?

Léon leva la main.

— Monsieur, si vous ne vous êtes jamais envoyé en l'air dans la fontaine du campus, comment pouvez-vous affirmer que l'eau est trop froide ?

James eut toutes les peines du monde à garder son sérieux, mais il était déterminé à se faire respecter afin de tirer le

meilleur de ses élèves. Alors qu'il se demandait comment auraient réagi les instructeurs avec qui il avait eu maille à partir au cours de sa carrière à CHERUB, Bruce saisit Léon par le col et le souleva du sol.

— Écoute-moi bien, bonhomme. Ce circuit fait quatre kilomètres, et comme je sens que tu es impatient de te familiariser avec son tracé, tu vas effectuer un tour de reconnaissance au pas de course.

— Pardon ? demanda Léon, abasourdi.

— Cours, c'est un ordre, gronda Bruce.

James lui adressa un sourire complice puis se tourna vers ses deux élèves.

— Attachez vos casques. Alfie, mets-toi au volant. Tu vas parcourir trois tours, puis ce sera le tour de Ning. Et surtout, faites bien attention à ne pas écraser ce pauvre Léon...

...

À bord de l'Ilyushin-76, Kazakov arma le détonateur principal, enclencha le dispositif de fermeture de la soute et sauta de l'appareil lorsque la rampe commença à se soulever. Dès qu'il eut gravi les marches menant à la cabine du Boeing, l'un des complices d'Elbaz ordonna à un employé de l'aéroport de reculer la passerelle motorisée.

Pendant deux décennies, le 737 avait servi au transport de passagers avant d'être reconverti en avion-cargo. S'il comptait de nombreuses heures de vol, le plastique beige des parois et le système de ventilation en parfait état de marche contrastaient avec l'état de délabrement de l'Ilyushin.

L'appareil ne disposait que d'une rangée de six sièges placés un mètre derrière le cockpit, dont la porte avait été



laissée ouverte. Une paroi en aluminium la séparait de l'espace réservé au chargement.

Ryan occupait une place située du côté de l'aile droite. Les deux membres du MIJ qui l'accompagnaient depuis leur départ du Kirghizistan étaient installés de l'autre côté de la travée centrale. Kazakov s'installa près du hublot, à côté de son coéquipier.

Dans le poste de pilotage, Elbaz et Tracy achevaient les préparatifs du vol. Ryan n'apercevait que les mains manipulant des interrupteurs situés au-dessus de la verrière.

— Vol GD39 à tour de contrôle, demande autorisation de décoller, lança-t-elle. Terminé.

Puis, quelques secondes plus tard :

— Bien reçu, tour de contrôle. Nous suivons la voie B jusqu'à la piste sud.

Sur ces mots, elle poussa la manette des gaz. Elbaz se retourna vers ses complices et leva les pouces vers le plafond.

— Allons massacrer ces chiens d'Américains ! cria-t-il.

Ryan sortit son iPhone de son jean et démêla le cordon de ses écouteurs.

— Nous avons cinq heures de vol devant nous, lui souffla Kazakov. Tu devrais en profiter pour dormir. Franchement, tu fais peur à voir.

∴

Les agents de CHERUB, qui devaient se comporter comme des enfants ou des adolescents ordinaires, n'étaient pas censés savoir conduire. Pourtant, dans certaines situations délicates, il leur fallait être en mesure de se soustraire à un danger imminent en empruntant un véhicule motorisé.

La Volkswagen grise était équipée de doubles-commandes qui permettaient à James de freiner ou d'accélérer lorsqu'un

élève commettait une maladresse. Sa carrosserie criblée de bosses et de rayures était tartinée d'antirouille afin d'éviter un coûteux travail de peinture.

Ning, qui venait de s'engager trop rapidement dans une courbe, faillit ajouter sa touche personnelle à cette collection d'avaries lorsque les roues arrière de la voiture s'écartèrent de la piste de quelques centimètres.

— Je t'ai déjà dit de freiner en ligne droite avant de braquer vers la corde, gronda James.

— Désolée...

— Écoute, le moteur tourne trop vite. Passe la quatrième.

Ning manipula le levier de vitesse, mais enclencha accidentellement la seconde. La boîte émit un craquement puis le moteur se mit à hurler.

— Heureusement qu'on ne sort pas de table, lâcha Alfie depuis la banquette arrière, se cramponnant à la poignée de sécurité comme si sa vie en dépendait.

— Mais freine, bordel ! cria James. Freine !

Ning répondit aussitôt à cet ordre, si bien que les pneus avant se bloquèrent à l'approche d'un virage. La Volkswagen dérapa légèrement vers la gauche, s'engagea dans l'allée des stands et percuta une glissière métallique.

Ning lâcha un cri tandis que le véhicule glissait le long de l'obstacle, soulevant une gerbe d'étincelles. Le rétroviseur extérieur se détacha puis des sons inquiétants se firent entendre sous la carrosserie. James actionna la pédale de frein par à-coups jusqu'à ce que la voiture s'immobilise.

— Ah, les femmes au volant... soupira Alfie.

Ning adressa à James un regard perdu.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé, dit-elle. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

James descendit du véhicule et effectua une rapide inspection.

— Crevaison, dit-il. Tu as dû rouler sur des débris. Ce n'est pas ta faute. Bon, qui sait changer une roue ?

Ning et Alfie observèrent un silence embarrassé.

— Génial, soupira James. Ce sera donc le sujet de la leçon suivante. Allez poser le triangle de signalisation à trente mètres, histoire que la bagnole de Bruce ne nous rentre pas dedans en sortie de virage.